

—Oui, je sais ; mais ça n'avait pas duré. Il y en avait bien eu aussi à La Grand'Combe, et on pensait que ce serait l'affaire d'un moment !... Il se fait tard, allons nous coucher, Nini ; demain faut que je sois sur pied à trois heures et demie.

Volain couvrit le feu, éteignit la lampe à pétrole qui brûlait sur la table, et tous les deux, après s'être assurés que les portes étaient bien fermées, montèrent rejoindre les dormeurs.

Pendant ce temps, Duvoix et Floréal, après s'être arrêtés un instant sous les grands arbres du jardin de M. Middleston qui borde le chemin de halage, avaient pris la direction de Ciry-le-Noble.

Ils n'étaient pas allés bien loin.

Ils venaient de dépasser la maisonnette construite à l'entrée du chemin qui conduit au tir à la cible, lorsqu'ils aperçurent le premier pont jeté sur le canal.

A l'entrée, deux hommes enveloppés dans de longs manteaux semblaient monter la garde.

Les socialistes s'arrêtèrent.

—Des gendarmes ! dit tout bas Floréal.

—Eh bien ! elle avait rudement raison, ta sœur, de t'engager à filer ; toutes les routes sont gardées ! Passons à travers champs.

—A travers champs ! ça nous conduira je ne sais où ! Revenons sur nos pas, de l'autre côté de Montceau il y a des bois ; nous pourrions plus facilement nous éloigner.

Ils rebroussèrent chemin en longeant les haies, en se cachant sous les arbres ; ils perdirent ainsi un temps précieux.

Il était dix heures quand ils repassèrent devant la mine. Le quai était absolument désert.

—J'ai entendu remuer dans ce bateau, dit tout bas Duvoix, en désignant un chaland attaché au quai.

—C'est le marinier sans doute.

Mireux venait de s'éveiller. Il se dressa hors de la cabine, observa les deux hommes et laissa échapper cette exclamation :

—Ce sont eux !

—Tu vois ! reprit Duvoix. Allongeons !

Ils se mirent à marcher plus vite ; Mireux, convaincu qu'il avait affaire à Chassain, sauta sur la berge et voulut courir après eux, mais ils venaient de tourner au coin du mur qui séparait la route des chantiers de charbon en destination du Creusot, et il les perdit de vue.

Floréal et Duvoix, persuadés qu'on les poursuivait, se faulfilèrent en courant au milieu des wagons ; ils arrivèrent ainsi au triage, traversèrent les chantiers de la fabrique de briquettes, suivirent la petite voie ferrée de l'exploitation et ne s'arrêtèrent qu'en pleine campagne.

Ils n'avaient pas eu le temps d'échanger un mot.

Ils s'adossèrent à un fossé pour reprendre haleine.

Le ciel s'était couvert de gros nuages, une pluie battante se mit à tomber.

Derrière eux, à cent mètres environ, se dressait le beffroi d'un puits ; sa masse noire se détachait malgré l'obscurité sur les tons sombres du ciel.

—Qu'est-ce que c'est que cette bâtisse ?

—C'est une fosse quelconque.

—Il faut s'y mettre à l'abri.

—Quelle heure est-il ?

—Pourquoi ?

—Parce que s'il n'est pas dix heures, les ouvriers y sont encore.

—Il y a longtemps que dix heures sont passées.

—Allons, alors.

Ils traversèrent les terrains vagues qui les séparaient du puits, et prenant par le terri, ils arrivèrent sur les constructions de la fosse.

Ils étaient au puits Saint-Pierre.

Le vent soufflait par rafales et s'engouffrait avec des plaintes de mourant sous les hangars ; secouant les vitres de la salle de la machine à vapeur, faisant siffler les câbles et trembler leurs bobines.

—En voici un sale temps ! murmura Duvoix.

—Il est certain que nous eussions passé une meilleure soirée au coin du feu du père Trapier.

—Je ne suis pas de ton avis, nous serions peut-être déjà entre les mains de la police.

—Laisse donc !

—Ah ! tu es toujours le même, toi !... Qu'est-ce que c'est que ça ?...

—C'est la lumière d'un gardien qui fait sa ronde, parbleu ! Pincés ici, ou pincés là-bas... c'était pas la peine de nous éreinter comme nous l'avons fait !...

Ils reculèrent à pas lents ; la lumière avançait et venait justement de leur côté, et pas moyen de fuir. Ils allaient se trouver aculés contre la porte vitrée de la machine. Duvoix commençait à perdre la tête.

—Ecoute, lui dit tout bas Floréal ; il faut risquer le tout pour le tout... Il n'est pas seul ici, tu conçois ; il y en a d'autres par là qui dorment soit à la lampisterie, soit à la machine, soit à la carrée des marqueurs, par conséquent, nous sommes pris. Il ne nous reste plus qu'un parti à prendre, descendre par là !

Et du doigt Floréal indiquait un trou noir, béant, profond, le puits...

Duvoix sentit la sueur lui perler au front.

—Si on se blotissait dans la cage qui est là hors du trou ?

—Non, il nous y trouveraient ; descendons au contraire, sur celle qui est au fond.

—Mais comment ?

—Tu vas voir !

Floréal enjamba la grille qui entourait l'ouverture de la fosse, posa les pieds sur la poutre qui se trouvait à fleur de terre, et, se maintenant de la main gauche au garde-fou, se pencha tant qu'il put sur l'abîme.

Il saisit du bras droit le câble en chanvre de manille qui descendait des frises du beffroi pour se perdre dans les profondeurs du sol, et, prenant son élan, l'embrassa de ses mains et de ses jambes.

Il se laissa glisser de deux ou trois mètres.

Duvoix hésitait ; ce trou noir lui causait d'insurmontables terreurs ; cependant le surveillant était tellement près de lui qu'il allait infailliblement le découvrir.

—Allons ! lui dit à mi-voix Floréal, courage !

Il franchit les montants de fer, se pencha comme l'avait fait son camarade, et lâchant maladroitement les deux mains, se rua sur le câble.

Le malheureux avait mal calculé son élan ; il saisit à deux mains la natte, y laissa ses ongles, puis, emporté par son propre poids, oscilla une seconde, lâcha tout et roula dans les ténèbres.

Floréal avait tout vu ou plutôt tout deviné.

Il se cramponna fiévreusement au câble, la tête lui tourna, il lui sembla que lui aussi allait tout lâcher ; il ferma les yeux, fit le gros dos, enfouissant la tête dans les épaules comme si les poutres du beffroi eussent dû s'écrouler sur lui ; il ressentit un choc formidable.

Duvoix venait de lui tomber sur l'échine, lui imprimant une secousse qui devait occasionner sa chute si l'instinct de la conservation et la terreur n'eussent triplé la force de ses bras.

Il tint bon, et tandis que la chair de poule se formait sur sa peau et qu'une sueur froide inondait son corps, Duvoix disparut dans l'abîme envoyant aux échos du puits un cri terrible.

La chute dut être épouvantable.

Floréal, qui se sentait mourir, fit un effort surhumain et se laissa glisser.

Soudain il serra les bras et s'arrêta pour prêter l'oreille ; un bruit sourd, lugubre, montait des profondeurs du puits.

Le corps de Duvoix venait de se briser sur les dalles qui recouvraient le bougnou.

—Le malheureux ! dit à mi-voix Floréal, il doit être en morceaux !

Il eut alors comme un cauchemar ; il jeta furtivement un regard vers le fond, et au milieu des épaisses ténèbres qui